

comme supérieur à ses disciples. Ceux-ci, Saint Paul et Saint Jean exceptés, étaient des hommes sans invention, ni génie... En somme, le caractère de Jésus, loin d'avoir été embelli par ses biographes, a été diminué par eux.

(E. RENAN.)

RÉFLEXIONS MORALES.

J'aurai pour les Saints Evangiles un culte d'attachement et de respect : Ne me mettent-ils pas en relation avec la radieuse et majestueuse figure de Jésus et avec son message Divin ? J'aimerai donc à en méditer souvent des passages et des épisodes non pas seulement à la froide lumière de l'intelligence, mais dans la chaude atmosphère de la prière et de l'amour : revivre la Vie de Jésus auprès du Tabernacle où réside Jésus.

CHAPITRE III

PREUVES DE LA RÉVÉLATION LES MIRACLES

ARTICLE PREMIER.

Le miracle et sa nécessité comme preuve.

§ I. — Preuves ou marques.

A. Notions. — Pour prouver l'origine divine d'une révélation, il faut aux hommes un motif de crédibilité, c'est-à-dire une raison capable de produire en eux un assentiment certain à cette révélation ; ou, en d'autres termes, il faut une *marque* certaine qui permette de distinguer la vraie révélation d'une fausse.

B. Sortes de preuves. — Cette marque est dite :

a) *Interne* ou intrinsèque, si elle n'est pas réellement distincte de la doctrine elle-même ;

b) *Externe* ou extrinsèque, dans le cas contraire, c'est-à-dire si elle consiste dans un fait distinct de la doctrine révélée.

On peut encore distinguer les motifs de crédibilité à un autre point de vue. Le motif est dit :

a) *Négatif*, lorsque son absence prouve la fausseté de la doctrine ;

b) *Positif*, lorsque sa présence est une preuve de vérité.

Mais au point de vue de leur *importance*, il y a surtout deux sortes de motif de crédibilité :

a) Le motif *direct*, dont l'efficacité n'en suppose nul autre au-dessus de lui. Il prouve, de lui-même, que cette parole est révélée, car c'est un *témoignage irrécusable de Dieu* ;

b) Le motif *indirect*, qui prouve lui aussi, mais suppose, pour être efficace, un motif sur lequel il s'appuie lui-même. Ex. : un témoignage humain, pour être valable, doit s'appuyer sur une raison sérieuse, c'est-à-dire sur un motif direct : ce que le témoin a constaté lui-même.

§ II. — Nécessité du miracle.

Vérité à démontrer : Les faits miraculeux constituent — et eux seuls constituent des motifs de crédibilité, *externes, positifs et directs*.

Et d'abord, donnons quelques notions préliminaires.

I. Définitions générales.

A. On appelle, en général, fait miraculeux tout fait accompli en dehors du cours ordinaire des choses. Ex. : un mort ressuscité; un aveugle recouvre la vue instantanément et sans opération proportionnée; la multiplication des pains, etc.

B. Nature; naturel; ordre de la nature.

a) **La nature** d'un être, c'est ce qui fait qu'il est *tel être*, et non pas tel autre, qu'il est homme et non cheval, et qu'il agit en homme; c'est l'essence qui est en lui principe d'activité. Ex. : la nature humaine.

b) Puisqu'elle est faite pour agir, cette nature a des forces, des *facultés* ou puissances d'action, par exemple, pour l'homme, l'intelligence et la volonté. Elle a aussi des *exigences* et une *fin* proportionnée, pour laquelle elle est faite : connaître Dieu et l'aimer, comme auteur souverainement bon et puissant de toute la création.

c) Tout ce qui est dû à la nature d'un être, à ses facultés, à ses exigences doit appartenir à cet être, s'il est créé. Tout cela constitue ce qui lui est *naturel*.

d) Mais il n'y a pas ici-bas qu'un seul être, il y en a un très grand nombre. Ces natures particulières agissent les unes sur les autres de façon proportionnelle à leurs forces et à leurs exigences : par exemple, le feu brûle la chair, le corps humain s'enfonce de lui-même dans les eaux.

Puisque les natures sont *constantes* et ne changent pas, *les mêmes causes, dans des circonstances identiques, produisent les mêmes effets*.

Ces rapports constants entre les causes et les effets sont les *lois de la nature*; et l'ensemble de ces relations constantes entre les natures particulières, cet enchaînement rigoureusement constant entre le fait *A* et le fait *B*, cette succession déterminée de phénomènes que nous révèle la science, se nomment l'*ordre ou le cours ordinaire de la nature*.

C. Surnaturel. Notion et sortes. — On appelle *surnaturel* tout ce qui dépasse la constitution d'un être, ses forces ou ses exigences. Par exemple, pour un homme, il est surnaturel de participer à la nature divine par la grâce sanctifiante, de connaître Dieu comme Il

se connaît lui-même, par la vision béatifique après la mort, par la révélation et la foi, qui y mènent dès ici-bas.

Il y a plusieurs *sortes* de surnaturel :

a) le *surnaturel relatif* ou *préternaturel*, qui dépasse les proportions de *telle* ou telle nature déterminée, mais non pas de *telle autre* : par exemple, l'immortalité pour le corps humain;

b) le *surnaturel absolu*, qui dépasse les proportions de *toute nature créée ou créable*, et n'est propre qu'à Dieu.

Dans cette classe, on distingue encore parfois deux catégories :

1° *Sens strict* : Certaines choses sont surnaturelles *substantiellement*, c'est-à-dire en elles-mêmes et *par tout ce qu'elles sont*, elles dépassent les proportions de toute nature créée ou créable; par exemple, voir Dieu, face à face, participer à sa nature par la grâce sanctifiante : il n'y a en ces choses rien de naturel pour un être fini, une créature, parce que Dieu est infiniment au-dessus de toute nature créée ou créable.

2° *Sens large* : Certaines choses sont en elles-mêmes, par leur nature, *sensibles et naturelles* : par exemple, changer de l'eau en vin, ce qui a lieu dans la vigne, où la sève devient, au bout d'un certain temps, suc de raisin; ou guérir un malade, ce qui se peut faire naturellement par des soins et des remèdes appropriés.

Mais elles peuvent être d'une certaine façon *surnaturelles* et dépasser toute force créée ou créable « *par leur mode* », c'est-à-dire :

— par la *manière* immédiate — et sans moyens proportionnés — selon laquelle l'acte est opéré : par exemple, changement *instantané* de l'eau en vin; guérison des malades sans moyens, *sans remède* proportionné;

— par le *but*, qui est au-dessus des exigences de la nature : par exemple, prouver l'existence du surnaturel proprement dit, de la grâce, d'une révélation;

— et donc par la *cause*, qui est au-dessus des forces naturelles.

C'est à cette dernière catégorie (surnaturel absolu au sens large) qu'appartient le miracle.

Fait naturel et *sensible en lui-même*, il s'intercale dans la série continue des faits comme un élément « produit par la puissance divine », en dehors de l'ordre communément observé dans les phénomènes naturels (1).

(1) SAINT THOMAS D'AQUIN, *Somme contre les Gentils*, liv. III, chap. 101.

Par les *circonstances*, par le caractère *instantané* (1), il est en marge et au-dessus du cours ordinaire des faits :

- il a souvent pour *but* de signifier aux hommes et de leur prouver le fait d'une révélation surnaturelle;
- il a *Dieu seul* pour auteur (2).

II. Démonstration de la vérité à prouver.

On peut résumer cette démonstration en l'argument suivant :

Un motif direct de crédibilité doit prouver et exiger la vérité d'une révélation;

Or, un fait miraculeux peut, et peut seul, prouver et exiger la vérité d'une révélation :

Donc le miracle est, et est seul, un motif direct de crédibilité.

La première proposition de cet argument est évidente : elle découle de la définition.

Prouvons la seconde :

A. D'abord, de façon négative. — Rien dans l'ordre de la nature ne peut prouver et exiger la vérité et l'origine divine d'une révélation; c'est-à-dire :

Un fait miraculeux est nécessaire. — En effet, la révélation est quelque chose de surnaturel, au-dessus des forces et des exigences de toutes les natures créées ou créables.

Or, ce qui est entièrement dans l'ordre de la nature, ne peut prouver ni exiger l'existence d'un fait qui est en dehors et au-dessus de lui. L'ordre de la nature ne cesse pas d'être explicable et ne devient nullement absurde si cette révélation est fausse ou n'existe pas. Cet ordre continue à s'expliquer par la constance des natures et le déterminisme auquel Dieu, dans son gouvernement général du monde, l'a astreint. Cet ordre n'a pas de rapport avec la révélation; il n'en est ni la cause, ni l'effet, ni le signe; il ne peut donc pas la prouver, ni l'exiger.

Donc, un fait qui sera compris entièrement dans le cours ordinaire de la nature (par exemple, la rotation de la terre sur elle-même en vingt-quatre heures) ne pourra pas prouver la vérité du fait d'une révélation.

Il faudra donc un fait hors du cours ordinaire de la nature, c'est-à-dire un fait miraculeux, qui seul est capable de constituer cette preuve.

Un fait miraculeux est donc nécessaire.

B. Démonstration positive. — Un fait miraculeux est suffisant pour prouver cette révélation. Il peut, lui, en démontrer l'origine divine.

(1) Cf. Dr LE BEC, *Preuves médicales du miracle*.

(2) *Somme contre les Gentils*, livre III, chap. 102.

En effet, ce qu'il faut et ce qui suffit, pour constituer un motif externe, direct et positif, c'est :

a) Un fait distinct de cette révélation, c'est-à-dire :

- qui n'y soit pas contenu;
- qui ne soit pas une autre révélation non prouvée (en ce cas, ce serait un cercle vicieux);
- en un mot, un fait qui soit constatable expérimentalement; donc naturel en lui-même, sensible intérieurement ou extérieurement.

b) Un fait qui soit un témoignage de Dieu, donc propre à Dieu seul, que Lui seul puisse faire :

- et qui témoigne une intention spéciale de Dieu;
- donc un fait en dehors du cours ordinaire de la nature : par exemple ressusciter un mort.

c) Un fait qui prouve de façon certaine que cette intention spéciale de Dieu est de montrer que telle révélation vient de lui.

- Donc un fait mis en relation avec elle.

Le fait réalisant de telles conditions sera un motif externe, direct et positif.

Or, ces conditions sont celles qui constituent le miracle apologétique.

Donc un fait miraculeux nécessaire est aussi suffisant pour prouver la vérité du fait d'une révélation.

Il est et est seul un motif direct de crédibilité, puisqu'il est la seule signature de Dieu en faveur d'une révélation. Il nous met en relation indubitable avec le roc inébranlable de la véracité divine.

§ III. — Définition du miracle. — Sa possibilité.

Sortes.

I. Notion et possibilité.

Le miracle apologétique, motif direct de crédibilité, peut donc se définir ainsi :

« Un fait sensible — produit par Dieu, en dehors du cours ordinaire des choses — pour prouver la vérité d'une révélation et son origine divine. »

A. C'est un fait sensible soit aux sens externes, soit à la conscience, c'est-à-dire un fait intrinsèquement naturel, qu'on peut voir et constater : la guérison d'un malade, la multiplication des pains.

B. Ce fait est en dehors du cours ordinaire de la nature. Et Dieu seul peut donc le produire en qualité de cause propre et principale.

C'est une œuvre sensible, mais qui dépasse les possibilités de toute cause et de tout but purement naturels, en raison :

a) De sa manière subite et sans moyen proportionné (guérison instantanée et sans remède; absence du « facteur temps » [Dr LE BEC]);

b) Du *sujet inapte* dans lequel elle se produit (résurrection d'un cadavre, qui n'est plus naturellement apte à recevoir la vie);

Selon le cours ordinaire de la nature, on s'attendrait à voir arriver le contraire de ce qui se produit : c'est-à-dire, par exemple, le mort rester inerte à la voix qui lui ordonne de se lever.

En effet, *nulle cause* comprise dans l'ordre de la nature, c'est-à-dire aucune créature, ne peut produire, comme agent principal, un effet qui est en dehors de tout cet ordre et au-dessus de lui : ce serait contradictoire.

Si un tel effet se produit, si le mort se lève vivant, c'est qu'il est survenu une cause *extérieure* et *supérieure* à tout l'ordre de la nature créée. Pour modifier, ne fût-ce qu'une fois, l'action d'une nature déterminée, constante en elle-même, il faut être l'auteur de cette nature; pour interposer une exception dans la série fixe et déterminée des faits que nous révèlent les lois de la nature, il faut être l'auteur de ces lois.

Celui qui a créé un ordre stable et définitif peut toujours et peut seul intervenir pour y faire une exception. Or, c'est Dieu seul qui est l'auteur unique de cet ordre de la nature essentiel au monde : le miracle est donc possible à Dieu, et à Dieu seul.

Il n'est d'ailleurs opposé à aucun de ses attributs :

a) Il convient à sa sagesse et à sa bonté de mettre une exception passagère à une loi qui dépend de Lui et dont Il est l'auteur pour manifester une intention spéciale utile au bien de l'homme (cf. citations);

b) Et son immutabilité n'est atteinte en rien par cette exception, dont la connaissance et la volonté sont présentes en Lui de toute éternité.

C. C'est un fait qui indique une intention spéciale de Dieu : prouver l'origine divine d'une révélation.

Or, pour cela, il doit être mis en rapport avec le fait de cette révélation. Il est nécessaire de pouvoir constater que l'intention de Dieu, en faisant ce miracle, est de prouver la réalité divine de telle révélation.

II. Sortes de miracles.

Dieu peut exercer cette action et opérer des faits en dehors du cours ordinaire des choses, dans les divers domaines de la nature.

D'où l'on peut distinguer trois catégories de miracles.

a) Le miracle est dit *physique*, si l'effet constaté est en dehors et au-dessus des lois de la nature physique, c'est-à-dire non intelligente, et non libre, se rapportant aux corps : soit *animés* (Ex. : gué-

raison instantanée, résurrection); soit *inanimés* : miracles sur la nature (tempête apaisée, changement instantané d'eau en vin, marche sur les flots, etc.).

b) Le miracle est dit *intellectuel*, si le fait constaté est au-dessus des proportions de toute *intelligence* créée ou créable.

Par exemple, la *prophétie*, connaissance et annonce certaine d'un événement contingent, d'une action future libre; seul Dieu, à qui tous les événements sont présents, peut connaître ces événements de façon certaine et les annoncer longtemps à l'avance.

c) Le miracle est dit *moral*, si le fait constaté est une action morale ou une série d'actions en dehors et au-dessus de la manière constante d'agir de toute *volonté* créée ou créable.

Ex. : conversion *subite* d'une volonté; transformation profonde d'une *masse* populaire en dehors de l'ordre constant et normal.

ARTICLE 2.

Constataction et discernement des miracles.

Pour prouver la valeur d'un fait comme miracle apologétique, il faut résoudre trois questions :

I. — Le fait appelé miracle a-t-il eu lieu historiquement ? Est-il réel ? (Constataction du fait, ou vérité historique.)

II. — Quelle est l'origine du fait en question : est-il au-dessus des proportions de toute nature créée ou créable ? Est-il en dehors de l'ordre de la nature ? C'est la surnaturalité du fait, la vérité théologique ou divine.

III. — Que vaut ce fait comme preuve ? Est-il mis en relation de preuve à thèse avec la réalité de cette révélation ? (Relation du fait avec la révélation, vérité apologétique ou relative.)

Certains auteurs rationalistes, tels que RENAN, STRAUSS et quelques autres, rejettent à l'avance tout miracle comme impossible, parce qu'opposé aux lois de la nature. Partant de ce faux-supposé, ils prétendent, fermant les yeux à l'évidence des faits, qu'on ne peut discerner et constater la réalité et le caractère surnaturel d'aucun fait miraculeux.

Nous allons montrer au contraire, en nous basant sur l'expérience et la raison, que les trois genres de miracles (physique, intellectuel, moral) peuvent être utilisés de façon certaine comme preuves apologétiques, car ils peuvent être constatés aux trois points de vue :

— *historique* (existence du fait);

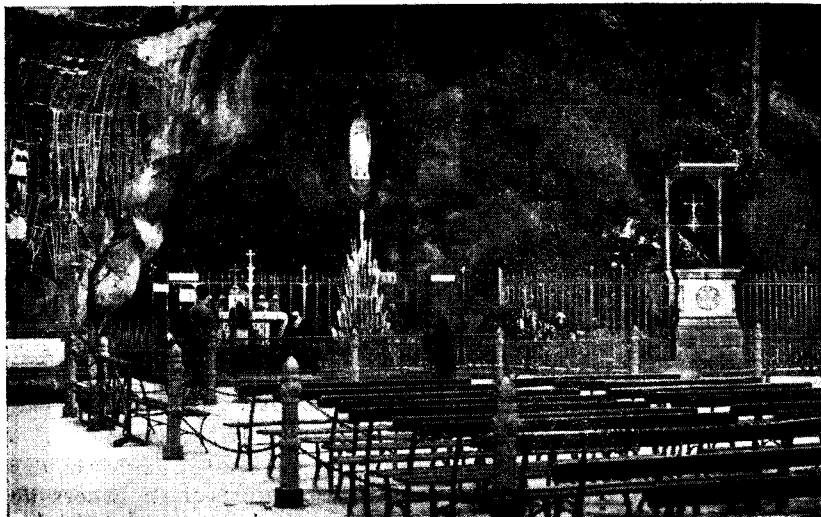
— *théologique* (nature et origine du fait);

— et *apologétique* ou relatif (mise en relation du fait avec la révélation).

§ I — Vérité historique.

Il s'agit d'abord de constater le caractère *historique* et *réel* du miracle. Or, ceci peut être réalisé.

A. Pour les contemporains et témoins immédiats. — Le fait est *sensible*, *extraordinaire*, et donc frappant et facile à voir. Il peut



Cliché P. Doucet.

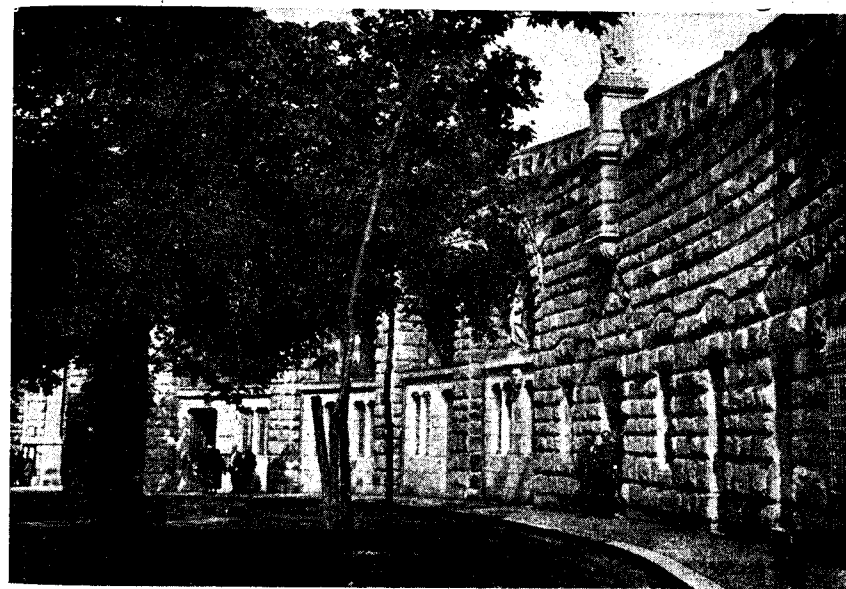
LOURDES. — LA GROTTÉ.
Au pays du miracle.

Les guérisons miraculeuses de Lourdes sont, avec les faveurs obtenues par la Sainte de Lisieux, les plus éclatantes preuves et les plus claires manifestations du surnaturel à notre époque : manifestations scientifiquement discernées, contrôlées, enregistrées par une Commission de médecins où peuvent siéger tous les docteurs, de quelque opinion qu'ils soient. Depuis sa fondation (1892), le Bureau des Constatations a enregistré désormais, en cette période de presque 50 années, *plusieurs milliers* de miracles, dont quelques-uns sont de tout premier ordre : des plaies subitement fermées, des paralytiques libérés, des poitrinaires radicalement guéris, des aveugles (Bouriette, Mme Biré), des gazés de guerre ayant 100 p. 100 d'invalidité (Abbé Lochet), rendus d'un seul coup à la santé, aussi bien que le postier agonisant Gargam; la coxalgie, le cancer, le mal de Pott, la carie des os, trouvent en un instant leur guérison complète : tels sont les bilans miraculeux du « fait de Lourdes », réponse triomphante et miséricordieuse de la Providence aux négations modernes.

être public et connu de tous. Par ailleurs, ses conséquences sont graves, car il est donné comme motif de crédibilité à une doctrine élevée et à une morale austère, ce qui est un obstacle à la précipitation du jugement : en conséquence, on prendra bien ses assurances avant d'affirmer la réalité du fait; et, si on l'affirme, c'est qu'il existe réellement.

Il arrive même, de nos jours, que le fait miraculeux et le maintien

de ses résultats peuvent être contrôlés par une commission de savants et de médecins de toute opinion. C'est le cas, par exemple, du *Bureau des constatations de Lourdes*, où sont passés, par dizaines de milliers, des docteurs, spécialistes, professeurs de facultés de médecine, de toutes nationalités.



LOURDES. — LE BUREAU DES CONSTATATIONS MÉDICALES.

B. Pour les hommes des *siècles postérieurs*. — Il suffit que ces faits, sérieusement constatés, soient *exactement transmis* par des documents *composés* de façon véridique, et conservés sans altération.

a) Or, la *consignation* certaine et exacte du fait nous est garantie par les conditions ordinaires de *science* et de *véracité* des témoins oculaires. D'autres circonstances viennent en renforcer la certitude : un fait *public extraordinaire* et *important* comme le miracle sera difficilement déformé, car une telle déformation amènerait les protestations des contemporains.

b) La *transmission* authentique peut être assurée par cette même importance. Elle sera constatée d'après les lois qui permettent de vérifier la conservation des documents. La certitude augmente encore quand ceux-ci ont été soigneusement et *religieusement conservés*, grâce aux soins jaloux des possesseurs et à la surveillance des adversaires.

Donc, on peut obtenir une *connaissance certaine* de la *vérité historique*, c'est-à-dire de la réalité des faits miraculeux.

§ II. — Vérité théologique.

C'est alors qu'une deuxième question se pose :

Peut-on discerner de façon certaine que tels faits historiquement réels ont eu *Dieu* et n'ont pu avoir que Lui pour *cause propre* et principale et qu'ils sont *en dehors de l'ordre* de la nature ?

I. Possibilité de discernement.

Elle se prouve par l'argument général suivant :

a) Quand on connaît une *loi fixe et constante* de la nature, une *succession* de phénomènes toujours *déterminée* et soumise à un ordre constant, on peut discerner un fait qui se passe *en dehors* de cette loi et de cet ordre.

b) Or, on connaît des *lois constantes* et stables de la nature qu'aucune autre loi ne vient modifier.

c) Donc, on peut discerner ce qui se passe *en dehors de ces lois*.

Par exemple, on sait que le cadavre ne revient pas de lui-même à la vie à une simple parole : on peut donc discerner que la résurrection est *en dehors de l'ordre* de la nature.

II. Moyens de discernement.

On peut donc discerner un fait miraculeux, mais *comment* ? Les divers moyens s'énoncent en quelques principes qui s'appliquent suivant la variété des cas.

A. Moyens positifs et directs (constatation *directe* d'une action divine *en dehors du cours ordinaire* de la nature).

a) Les *mêmes causes* dans les *mêmes circonstances*, produisent toujours les *mêmes effets*. Quand, dans telles circonstances naturelles données, telles causes naturelles ne produisent *jamais* tel effet, c'est qu'elles *ne peuvent pas le produire*. Pour produire naturellement un effet, il faut un moyen proportionné.

Or, on peut savoir que, dans un cas particulier, *ont été seules* présentes des circonstances incapables de produire l'effet et qu'on a employé uniquement des moyens sans proportion naturelle avec le résultat (par exemple, une parole pour une résurrection).

Si le fait se produit, c'est que Dieu est intervenu *en dehors* du cours ordinaire des choses.

b) Tout être créé exige, pour agir, un *sujet proportionné* ou *disposé à recevoir* l'effet. Seul, Dieu peut créer, c'est-à-dire faire quelque chose de rien. Seul aussi, Il peut produire en un sujet ce qu'il n'est pas naturellement *disposé à recevoir*. Par exemple, un cadavre déjà fétide n'est nullement *disposé à recevoir* de nouveau

la vie, ni un membre raccourci à s'allonger par une formation instantanée d'os et de chair; un organe brisé ou malade n'est pas *disposé à recouvrer* en un instant et sans traitement la santé.

Or, toutes ces circonstances peuvent être constatées. Si le fait se produit quand même, c'est un miracle. Sa cause est Dieu, il est *en dehors de l'ordre* de la nature.

c) Enfin, si un thaumaturge présente *un ensemble de plusieurs miracles opérés pour le même but*, et si on constate de façon certaine le caractère miraculeux d'un de ces faits, on peut logiquement conclure au caractère vraiment miraculeux des autres. Car le premier fait est un témoignage divin. S'ils sont tous présentés, en un même faisceau, comme motifs de crédibilité, Dieu, en faisant le premier miracle, *soutient* le thaumaturge, et celui-ci ne peut être un imposteur quand il présente les autres comme des miracles vrais.

B. Moyens négatifs et indirects (constatation d'une action divine extraordinaire *par exclusion des causes inférieures à Dieu*). — On aura la certitude qu'un fait insolite est opéré par Dieu seul, *en dehors du cours ordinaire des choses*, si on peut découvrir qu'il n'est l'œuvre : 1° ni de forces naturelles encore inconnues et cachées; 2° ni d'êtres créés supérieurs à l'homme (anges ou démons).

A. Exclusion des forces naturelles encore inconnues et cachées. — On les a invoquées parfois pour rendre impossible le discernement du vrai miracle et expliquer des faits présentés comme miraculeux.

Ceux-ci seraient dus à des causes naturelles puissantes et encore cachées (comme l'étaient autrefois l'électricité et les ondes hertziennes), forces de nature soit *physique* et matérielle, soit *psychique* et spirituelle.

a) En ce qui concerne les causes de *nature physique et matérielle*, cette explication se détruit d'elle-même.

1° Si ces forces sont naturelles, elles ont comme caractères essentiels d'agir de façon *constante, régulière et déterminée*, c'est, en effet, le caractère propre de toute loi révélée par la science; or, le propre du fait miraculeux est d'être produit dans les *circonstances les plus diverses et dissemblables*; et, au contraire, dans les circonstances en tout identiques, tantôt l'effet se produit, tantôt il ne se produit pas.

Il ne peut donc être attribué à une cause naturelle soumise au déterminisme le plus rigoureux.

2° Si l'on ne sait pas tout ce que peuvent produire les forces naturelles, on sait très bien *certaines choses qu'elles ne peuvent pas et ne pourront jamais faire* (par exemple création instantanée de matière).

b) Pour ce qui regarde les *forces de nature psychique et spirituelle*, on a parfois voulu rapprocher le miracle de certains phénomènes ou guérisons dus à des opérations hypnotiques.

On appelle *hypnotisme*, un ensemble de phénomènes spéciaux d'origine naturelle qui se produisent en des états nerveux, anormaux, spontanés ou provoqués. Les principaux phénomènes sont la suggestion et un somnambulisme artificiel, dans lequel le sujet opère des actes imposés à sa volonté par celle de l'hypnotiseur.

Or, on peut reconnaître qu'un grand nombre de faits ne sont pas dus à l'hypnotisme et sont vraiment miraculeux :

1° Parce qu'ils sont tout à fait *en dehors du pouvoir de toute cause naturelle* : par exemple, la résurrection.

2° Soit à cause des *moyens* employés. Dans l'hypnotisme, les moyens sont proportionnés et toujours les mêmes, il y a une technique, des procédés; dans le miracle, les moyens sont divers pour le même effet et disproportionnés avec cet effet.

3° Soit à cause des différences entre *les personnes* : dans l'hypnotisme, le sujet est toujours nerveux, l'opérateur est un savant ou un technicien; dans le miracle, rien de cela n'est exigé.

4° Enfin, dans l'hypnotisme, un certain *temps* et une certaine *méthode* sont nécessaires; dans le miracle, les résultats sont *instantanés* et s'obtiennent *sans méthode* définie.

Le fait miraculeux ne peut donc, en aucune manière, être confondu avec les résultats des traitements hypnotiques.

Quant aux autres essais d'explication :

— « *foi qui guérit par suggestion* » (CHARCOT);

— « *attente qui crée son objet* »;

— « *contact d'une personne exquise* » (RENAN);

outre qu'ils ne s'appliquent nullement aux résurrections et aux miracles sur les choses, ils n'ont *aucune valeur scientifique*, ni d'ailleurs aucune portée; puisque l'apologétique, par un souci de rigueur, renonce à utiliser les faits où l'élément nerveux pourrait jouer un rôle (cf. BERTRIN, *Faits de Lourdes, Dictionnaire apologétique de la foi catholique*).

B. Exclusion du démon. — Comment distinguer ensuite qu'un fait paraissant extraordinaire est dû à Dieu, et non à un être créé, à un esprit supérieur à l'homme, tel que le démon ?

a) Il y a des choses qu'un esprit créé *ne peut absolument pas faire*, ce sont les miracles de premier ordre : par exemple, résurrection, *création de matière, transformation instantanée* d'une substance, à tout cela il faut la puissance divine infinie.

b) Il y a d'autres faits en dehors du cours ordinaire de la nature que l'ange peut faire *radicalement*, en ne considérant que sa puissance; mais Dieu *ne lui permet jamais* de les opérer parce qu'il *troublerait* un ordre essentiel au monde : par exemple, modifier le mouvement de la terre par rapport au soleil.

c) Enfin, lorsqu'il s'agit de *certaines artifices* que le démon pourrait accomplir *sans troubler* la nature, mais qu'il serait difficile de discerner d'un vrai miracle :

— ou bien Dieu *empêchera* le démon d'intervenir;

— ou bien, s'il le lui permet, il lui imposera de laisser sa « *marque* », c'est-à-dire de laisser apercevoir quelque chose : caractère, circonstance, résultat, qui soit *en opposition avec un attribut divin*, et marque dès lors que ce fait ne vient pas de Dieu; par exemple, orgueil ou immoralité du thaumaturge, caractère puéril ou ridicule du fait, ou prodige opéré pour capter la curiosité.

En effet, l'homme a besoin, pour sa foi, d'un motif de *crédibilité* à la portée de tous, et Dieu *doit faire en sorte que, s'il parle*, l'homme puisse *reconnaître* sa parole par une signature incontestable et n'appartenant qu'à lui.

Or, pour cela, il faut que, devant un fait inexplicable par les forces naturelles — si nous n'avons aucune *raison positive* de l'attribuer à l'intervention propre d'un esprit — nous ayons le droit de conclure qu'il est produit *par Dieu* ou par un esprit avec l'approbation de Dieu.

Conclusion.

On peut distinguer, soit *positivement*, soit par *exclusion* des causes inférieures, qu'un fait est d'origine proprement divine, et *en dehors de l'ordre de la nature* et donc indique *une intention spéciale* de Dieu.

Quelle est cette intention spéciale ? peut-on la reconnaître ?

C'est ce qui nous reste à déterminer.

§ III. — Vérité relative ou valeur apologétique.

Tout miracle véritable est donc une *œuvre divine* en dehors du cours ordinaire des choses. Mais il n'est pas nécessairement toujours donné comme preuve de l'origine divine d'une Révélation. Dieu peut l'accomplir parfois pour d'autres motifs : par exemple bonté envers une âme de bonne foi. Pour qu'un miracle puisse servir de preuve irréfutable en apologétique, il est donc *nécessaire* de constater qu'en tel cas donné il est fait *pour démontrer* la provenance divine authentique de telle Révélation. Or quand il y a cette relation de preuve à thèse entré un fait miraculeux et une doctrine déterminée, il est possible, et souvent même aisé, de la discerner et d'en reconnaître la valeur.

Cette relation montre *quelle est l'intention spéciale* de Dieu en faisant le miracle.

Il y a deux cas à envisager :

I. Pour le prophète lui-même.

Il faut entendre ici par prophète l'homme chargé de transmettre la révélation; il doit pouvoir reconnaître que c'est Dieu qui lui parle.

Le lien le plus étroit se trouvera réalisé aux conditions ci-dessous :

- 1° Dieu affirme que c'est Lui qui parle;
- 2° Il affirme au prophète qu'il va faire un miracle pour le prouver;
- 3° Le miracle se produit.

Ces trois conditions sont nécessaires et suffisantes, car autrement nulle autre ne peut convenir, et alors Dieu n'aurait pas de moyen de prouver la révélation, ce qui est impossible : Dieu ne peut s'en priver.

II. Pour les autres hommes.

Quel lien faut-il entre le miracle et la révélation, afin de leur montrer que tel prophète parle bien au nom de Dieu ?

La relation nécessaire et suffisante sera réalisée dans les trois conditions et sous les formes suivantes :

A. Conditions de la relation. — La relation sera suffisante aux trois conditions ci-dessous :

- 1° Si le prophète annonce le miracle comme preuve de la révélation qu'il présente;
- 2° Si le miracle se produit;
- 3° Si, après une enquête prudente, on ne voit pas que Dieu avait, en faisant ce prodige, un autre but s'opposant à celui-là.

B. Formes de la relation. — Cette relation entre le miracle et la révélation peut être :

a) *Explicite*, c'est-à-dire exprimée clairement et en propres termes par le prophète parlant au nom du Seigneur : « Croyez telle doctrine à cause de tel miracle. »

b) *Implicite*, c'est-à-dire soit montrée par les circonstances ou la raison, soit contenue dans une relation explicite; par exemple :

- 1° Si un premier prophète, c'est-à-dire un homme parlant au nom de Dieu, a fait à l'avance des miracles pour prouver la venue et la doctrine d'un deuxième;
- 2° Si les disciples d'un prophète font des miracles en son nom pour prouver sa mission et sa doctrine;
- 3° Si le prophète donne ce pouvoir à ses disciples pour prouver sa doctrine;
- 4° Si Dieu donne à un prophète, une sainteté et une sagesse extraordinaires ou fait des miracles pour manifester sa naissance et sa mort;
- 5° Enfin, il y a relation implicite si Dieu fait un miracle pour punir ceux qui ont refusé de croire à la doctrine en question.

Conclusion. — On peut donc arriver aisément à discerner la *réalité historique*, la *nature miraculeuse* et la *valeur probante* d'un fait présenté en faveur d'une doctrine. Nous appliquerons ces caractères aux divers miracles invoqués, à juste titre, pour prouver la divinité de JÉSUS-CHRIST et de sa religion.

CITATIONS

I. — Nature des miracles : ce sont des faits sensibles, dus à une action extraordinaire de Dieu.

Les miracles qu'a opérés Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont des œuvres divines, qui apprennent à l'esprit de l'homme à s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu par le spectacle des choses visibles. Car, comme la nature divine ne peut être vue des yeux du corps et que, d'ailleurs, les grands prodiges que Dieu opère dans le gouvernement et l'administration de l'univers ont perdu toute valeur à nos yeux, à raison même de leur répétition continue, au point que presque personne ne daigne prendre garde aux merveilles vraiment étonnantes de la puissance divine, qui éclate dans le moindre grain de blé, Dieu, dans sa miséricorde, s'est réservé la faculté d'opérer, à des moments opportuns, certains miracles, en dehors du cours habituel et régulier de la nature, afin que ces miracles, non par leur supériorité intrinsèque, mais bien par leur caractère insolite, vinssent faire une forte impression sur ceux pour lesquels les prodiges journaliers avaient perdu leur valeur. A vrai dire, en effet, c'est un plus grand prodige de gouverner le monde entier que de rassasier cinq mille hommes avec cinq pains, et cependant, personne n'admire le premier de ces prodiges, tandis que le second remplit les hommes d'étonnement, non parce qu'il est plus grand, mais parce qu'il est plus rare. Car qui donc nourrit maintenant le monde entier, si ce n'est celui qui fait sortir d'abondantes moissons de quelques grains de blé ? C'est bien en Dieu qu'il a agi dans un cas comme dans l'autre. C'est par la même puissance qui Lui sert à produire des moissons par la multiplication des quelques grains qui ont servi de semence que ses mains ont pu multiplier les cinq pains.

(Saint AUGUSTIN, Traité XXIV, sur l'Evangile de Saint JEAN, cité par J. WEHRLÉ, *Sous la lumière du Christ*.)

On appelle proprement miracle ce qui se fait en dehors de l'ordre de la nature. Mais il ne suffit pas, pour qu'il y ait miracle, que quelque chose se fasse en dehors de l'ordre d'une nature particulière... Une chose est dite miracle, lorsqu'elle est en dehors de l'ordre de toute la nature créée. Or, Dieu seul peut faire un miracle ainsi conçu, parce que tout ce que fait un ange ou toute autre créature par sa propre vertu est toujours selon l'ordre de la nature créée; et ainsi ce n'est pas un miracle. Il reste donc que Dieu seul peut faire des miracles.

(Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^{re} pars, quest. CX, art. 4.)

II. — Leur but.

A. Nous rappeler Dieu.

Le miracle par lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ a changé l'eau en vin n'a rien de surprenant pour ceux qui savent que Dieu en est l'auteur. Il a, en ce jour, et pour le besoin des époux, produit du vin dans ces six urnes qu'il a fait remplir d'eau, opérant ainsi un miracle, qu'il renouvelle chaque année dans les fruits de la vigne. C'est, en effet, par la puissance du Seigneur qu'a été changé en vin le liquide que les serviteurs ont versé dans ces

urnes. Or, cette même puissance change en vin par son opération l'eau et la rosée que répandent les nuées. Seulement, nous n'admirons pas ce dernier prodige, parce qu'il se renouvelle tous les ans, et que c'est sa continuité même qui fait qu'il a cessé d'être admirable à nos yeux.... Comme les hommes, appliquant leur esprit à d'autres objets, ont cessé de porter leur attention sur les œuvres de Dieu, qui devraient leur faire louer sans cesse le Créateur, Dieu s'est réservé la faculté d'accomplir parfois des œuvres insolites pour les réveiller, en quelque sorte, de leur sommeil, et pour les provoquer par des prodiges à Lui rendre le culte qui Lui est dû.

(Saint AUGUSTIN, Traité VIII, sur l'Evangile de Saint JEAN, cité par J. WEHRLÉ, *ibid.*)

Habitué que nous sommes à voir les faits naturels se dérouler selon un certain ordre, nous n'y faisons plus aucune attention, si merveilleux qu'ils soient en eux-mêmes. Les plus religieux parmi les hommes sont exposés à ne plus voir Dieu tout entier présent derrière chacun d'eux dans son action universelle. Au contraire, l'apparition brusque de ces faits insolites, qui viennent se dessiner en saillie sur le tissu fondamental du réel comme ces broderies délicates qu'une main habile vient ajouter à la trame d'une étoffe de prix, a la propriété de réveiller nos sens de leur assoupissement, et d'arracher notre raison à son indolence. Ce coup d'Etat qui ébranle nos nerfs et surprend notre entendement force notre attention. Il nous révèle, dans un trait de lumière, l'existence de la puissance souveraine qui gouverne le monde, et il nous invite d'une façon impérieuse à nous prononcer sur le caractère de cette puissance. Nous sommes ainsi amenés à étudier la signification spirituelle du miracle, qui en est, à vrai dire, toute la raison d'être.

(J. WEHRLÉ, *Sous la lumière du Christ, Perspectives, miracle et adoption filiale*, Bloud et Gay, édit.)

B. Prouver la révélation et le message évangélique.

Il faut que nous nous rendions compte par nous-mêmes que celui qui était notre créateur est devenu notre père. Il faut que, à la lumière aveuglante de certaines réalités exceptionnelles, nous constations que nous avons passé de la condition de sujets à celle d'enfants. En un mot, il faut que nous puissions lire, inscrite en relief dans tout le développement de l'histoire religieuse du monde, la preuve irrécusable que nous sommes adoptés. Or, c'est le miracle qui est chargé de faire cette preuve. Il n'intervient que pour appuyer et pour confirmer le message évangélique.

(*Ibid.*)

III. — Nécessité du miracle, son efficacité comme preuve.

Le miracle est moralement nécessaire pour que nous puissions discerner une révélation authentique....

Pour apprécier correctement la sagesse d'un maître humain, il faut être aussi sage que lui; pour juger de façon compétente la révélation de Dieu, il faudrait que les hommes en fussent déjà, ou peu s'en faut, à ce niveau d'intelligence et de vertu auquel cette révélation doit les conduire. D'une part, elle leur est proposée comme un remède qui doit leur procurer la santé de l'âme; d'autre part, pour qu'ils se décident à l'accepter, il ne leur faudrait ni plus ni moins que la pleine santé : c'est à désespérer.

Pour tourner cette difficulté, du moins s'il s'agit de l'humanité dans son ensemble, il ne reste à Dieu d'autre parti que d'autoriser l'enseignement de ses messagers en mettant à leur disposition sa toute-puissance. La guérison d'un aveugle-né, la résurrection d'un mort, sont des faits sensibles dont tous peuvent juger. En leur présence, les moins ouverts aux choses de l'esprit devront avouer : « Ces gens ne pourraient opérer de tels prodiges,

si le Très-Haut ne les assistait. » En ce sens et pour ces causes, des miracles sont nécessaires.

(P. PINARD DE LA BOULLAYE, *Conférences*, 22 février 1931, édit. Spes.)

Les hommes religieux ont toujours pensé que la divinité peut intervenir, et réellement intervient pour accréditer ceux qui parlent en son nom. On n'a jamais confondu les prophètes avec les philosophes, maîtres de sagesse humaine. Il peut suffire à ceux-ci d'avoir raison ou d'en donner l'impression pour se faire des disciples; de ceux-là on réclame des garanties d'une autre espèce... Ce recours à Dieu est naturel, dès qu'une croyance se présente comme catégorique et prétend compléter ou déterminer d'autorité des points certains de religion naturelle. Si rudimentaire que soit son intelligence (qu'il faut se garder de mesurer sur le degré atteint de civilisation matérielle), l'homme, en cette matière, ne s'incline pas sans motif : avant de donner une adhésion confiante, à plus forte raison définitive et sans condition, il demande des titres; et ces titres, quand il s'agit d'une révélation distincte des vérités naturelles connues, ne peuvent être que des signes positifs, et, dans une certaine mesure, contrôlables. Le prophète qui sollicite pour son enseignement un assentiment religieux doit, au préalable, se qualifier comme interprète de la divinité. Ce qu'on lui demande, c'est « un témoignage divin rendant manifeste l'intervention, en sa faveur, de la force et de la vérité divines ⁽¹⁾, et l'on donne communément à ce témoignage le nom de miracle, qui met vivement en lumière un de ses aspects : celui par lequel il s'impose à l'admiration. »

(R. P. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ; sa personne; son message; ses preuves*, II, p. 223, Beauchesne, édit.)

La question du miracle n'est qu'un point particulier du problème plus général de la révélation divine.

Le miracle, seul, est contraignant. Le miracle, seul, nous oblige à penser : « Dieu est là, que je le veuille ou ne le veuille pas, il y a, ici, une vérité qui s'impose. Libre à moi, sans doute, de la rejeter, mais, si je le fais, je me mets en révolte contre l'autorité de Dieu même. »

Or, on ne conçoit pas que Dieu prenne, pour ainsi dire, la peine de nous faire une révélation sans que cette révélation soit pour nous obligatoire. Dieu ne révèle que parce qu'il n'y a pas d'autre moyen pour nous de connaître ce qu'il veut de nous, et parce que l'enjeu n'est autre que notre bonheur ou notre malheur éternel...

Tout le raisonnement implicite fondé sur le miracle s'effondrerait si l'on ne commençait par admettre que Dieu seul peut contrevenir à l'ordre régulier des choses. Essayez de mettre en forme ce raisonnement implicite, par lequel la foi naît du miracle; vous aurez ceci :

« Il y a un ordre de la nature qu'aucune puissance créée ne peut changer. Or, dans tel cas, cet ordre a été passagèrement suspendu. Donc, c'est Dieu qui est intervenu, et Lui seul. »

En d'autres termes, le miracle n'aurait jamais été considéré comme « la signature de Dieu », s'il était possible à un autre qu'à Lui de faire des miracles, ce qui revient à dire que le cours ordinaire des choses est réglé une fois pour toutes, et que Dieu seul peut y introduire des exceptions (Chan. CRISTIANI, *Le livre du Joyer : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*, introd.)

Le miracle est un syllogisme en action, le meilleur et le plus convaincant des syllogismes.

(LA HARPE, sur Diderot.)

La preuve qui me découvre la vérité, ce sont les œuvres pour lesquelles la nature ne chauffa jamais le fer, ni ne battit l'enclume.

(LE DANTE, *Paradis*, chant XXIV.)

(1) Saint THOMAS D'AQUIN, *De potentia*, quest. VI, art. 3.

IV. — Possibilité de discerner les miracles.

A. Exclusion des forces cachées et encore inconnues.

« Vous venez d'admettre, diront certains, qu'une explication au moins probable vous enlève tout droit de déclarer un fait anormal. Or, n'est-il pas possible, probable même, en raison des progrès continuels de la science, qu'on découvrira quelque jour des forces capables de faire disparaître en un clin d'œil les lésions organiques les mieux caractérisées ?

— De vrai, Messieurs, les savants les plus autorisés déclarent qu'il leur reste infiniment à découvrir, que les formules des lois les mieux établies ont tout au plus une valeur relative, approximative. Aussi le reconnaitrons-nous sans ambages : toute apologétique est bien faible, bien risquée, qui s'appuie exclusivement sur la science d'aujourd'hui.

— Vous vous appuyerez donc sur la science de demain ?

— Non pas, sur celle des derniers âges.

— Vous plaisantez, à votre tour.

— Nullement, Messieurs; vous allez le voir, moyennant un modique effort de réflexion.

« Procédons d'abord par voie d'analyse :

« Tous les phénomènes naturels ont pour traits communs d'être réguliers, c'est-à-dire d'apparaître identiques, dans des conditions identiques, et d'être, en outre, proportionnés à la fois à leur cause et au temps, c'est-à-dire de se produire avec une intensité différente et une rapidité plus ou moins accusée, selon que varient leurs antécédents.

« Ces trois caractères se ramènent à un caractère plus général : le déterminisme des forces physiques, ou la nécessité qui règle leurs actions et réactions. Or, ce déterminisme lui-même s'explique par la nature de la matière. « Nous ne la connaissons pas », objecterez-vous. Pardon, sans y avoir pensé, peut-être, vous la connaissez, au moins autant qu'il est nécessaire. La matière, en effet, est sûrement composée. De quoi ? de forces ? de fluides ? de particules de substance infiniment petites ? En décide qui le pourra; mais ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas simple, comme l'esprit; autrement, elle penserait; pensant, elle serait libre; libre, elle n'agirait pas avec la régularité, la proportionnalité, la lenteur ou la rapidité invariables que nous lui connaissons. Ne dites pas non. C'est le fondement, c'est la condition même de toute science que vous détruiriez d'un seul coup. La science d'aujourd'hui, de demain, de toujours, suppose, exige, le déterminisme, la non-liberté de la matière et de toutes les forces qui procèdent d'elle, de quelque manière que ce soit. Si vous admettez que des forces inconnues, appartenant à l'ordre matériel ou physique, peuvent se comporter en forces libres et pensantes, non seulement votre hypothèse se trouve contredite par l'expérience de tous les siècles, mais elle est contradictoire, car il est contradictoire qu'une force puisse être à la fois matérielle, donc composée, et libre, donc simple.

« Observez maintenant, chacun dans leurs séries respectives, les miracles que présentent soit la vie de Jésus et celle des saints, soit les annales de pèlerinages comme celui de Lourdes. Pour ces derniers, notamment, examinez avec le plus grand soin les relations et les statistiques publiées. Que voyez-vous ? Des caractères de tous points opposés à ceux que nous venons de relever : au lieu d'une proportion croissante entre les causes et les effets, nulle proportion assignable; au lieu d'une régularité quelconque, une irrégularité absolue. Je me trompe, Messieurs. Une catégorie de conditions demeure stable : l'orthodoxie, la foi, la piété; mais voici le plus déconcertant, elles apparaissent requises, soit dans le miraculé, soit dans son entou-

rage, puisque les bénéficiaires de ces faveurs sont, tantôt des nourrissons, tantôt des incrédules, pour qui intercedent des parents ou des amis. Enfin, ce qui achève le contraste, tandis que l'emploi des forces physiques exige, du côté de l'opérateur, une technique précise, appropriée à chaque effet, chez les thaumaturges catholiques, ni passes, ni formules, ni rituel fixe, bref aucune technique, sauf celle que le Christ a résumée en ces mots : « Ayez » la foi, soyez vraiment mes disciples. Vous accomplirez des œuvres plus » étonnantes que les miennes. » En d'autres termes, les seuls antécédents manifestement indispensables sont d'ordre intellectuel : l'orthodoxie, et d'ordre moral : la sainteté, c'est-à-dire de deux ordres avec lesquels n'a manifestement rien à voir l'exercice de forces proprement physiques, soit connues, soit inconnues.

« Dans ces conditions, ne sommes-nous pas obligés de dire : « Non seulement la science d'aujourd'hui est incapable d'expliquer de tels faits, mais aucune physique ne les expliquera jamais. »

(R. P. PINARD DE LA BOULLAYE, 1^{er} mars 1931.)

Voir sur le même sujet G. BERTRIN, *Histoire critique des événements de Lourdes*, p. 214 et suiv.)

B. Exclusion de la suggestion et de l'hypnotisme.

Rien ne montre aussi clairement les impuissances de ces procédés et leurs différences avec le miracle que les passages suivants, du docteur Bernheim (*Hypnotisme, suggestion, psychothérapie*), cités dans l'ouvrage de Bertrin indiqué ci-dessus. Les constatations de ce chef d'école sont d'importance capitale.

« La suggestion ne peut réduire un membre luxé, dégonfler une articulation gonflée par le rhumatisme, restaurer la substance cérébrale détruite. » (P. 320.)

« Le rôle direct de la psychothérapie contre les lésions organiques est restreint. On ne peut ni résoudre une inflammation, ni arrêter l'évolution d'une tumeur ou d'un processus de la sclérose. La suggestion ne tue pas les microbes, elle ne cicatrise pas l'ulcère rond de l'estomac. » (P. 331.)

« On ne peut guérir que ce qui est curable... La suggestion ne peut restaurer ce qui est détruit. » (P. 332.)

« Il faut bien le dire : les résultats obtenus sont passagers; la suggestion peut restaurer la fonction, tant que la lésion ne l'a pas encore définitivement abolie, tant que le trouble de cette fonction n'est qu'un trouble dynamique dépassant le champ de la lésion; la suggestion n'enraye pas l'évolution organique de la maladie; trop souvent, elle ne produit qu'une amélioration transitoire; les maladies, de leur nature progressives et envahissantes, continuent leur marche inexorable, et il arrive un moment où la suggestion ne peut rien. » (P. 333.)

Même par rapport aux maladies nerveuses : « J'ai essayé bien des fois de guérir la mélancolie, l'hypocondrie, la maladie des obsessions, la manie, le délire des persécutions, j'ai toujours échoué. » (P. 340.)

Et ces procédés demandent toujours le concours du temps : « La douleur étant supprimée, les mouvements articulaires, paralysés par elle, se sont restaurés progressivement. » (P. 327.)

« La suggestion à l'état de veille et l'entraînement suggestif, ont guéri en quelques semaines cette contracture; la malade a pu graduellement soulever les bras jusqu'à la verticale, se tenir sur ses jambes; son corps, courbé sur le bassin pendant la station debout, s'est redressé progressivement sous l'influence d'une suggestion patiente et prolongée. » (P. 327.)

« Toutefois, il y a des rechutes; mais la suggestion, prolongée avec patience et persévérance pendant des semaines et des mois, peut réussir à déraciner ces troubles. » (P. 344.)

DOCUMENTS

Quelques cas. Constatations de faits miraculeux.

Nous allons citer brièvement ici quelques documents qui ont permis de constater, d'une manière officielle, des faits miraculeux. Ils montreront à quel degré de certitude on peut parvenir dans cette constatation. Ces cas miraculeux seront aussi des *exemples* destinés tout naturellement à illustrer les notions du chapitre précédent.

1° Pierre de Rudder : Fracture de la jambe, avec plaie gangréneuse.

A. Avant la guérison.

Le 16 février 1867, Pierre de Rudder, ouvrier agriculteur, né et habitant à Jabbeke (Flandre occidentale), eut la jambe gauche broyée par la chute d'un arbre qu'il aidait à abattre.

Le docteur Affenaer, d'Oudenbourg, constata une fracture des deux os, le tibia et le péroné, à la même hauteur, un peu plus bas que le genou.

Malgré les soins, une plaie gangréneuse se déclara, les fragments d'os se dépouillèrent de leur périoste; un morceau d'os se détacha même, laissant un intervalle entre les deux fragments brisés.

Le mal se prolongea pendant huit ans et deux mois, ne faisant qu'empirer. Pendant ce temps, le patient, qui souffrait atrocement, fut visité et soigné par de nombreux médecins: le Docteur Affenaer, déjà cité, les docteurs Verriest et Tchackert, de Bruges, le professeur Thiriart, de Bruxelles, le docteur Buylaert, de Varssenaere, le docteur Van Hoestenbergh, de Stalhille. Tous s'accordèrent à déclarer la consolidation impossible en de pareilles conditions, et regardaient le blessé comme incurable.

Voici, d'ailleurs, le rapport du docteur Van Hoestenbergh, sur une visite qu'il fit à de Rudder en janvier 1875:

« Rudder avait une plaie à la partie supérieure de la jambe; au fond de cette plaie, on voyait les deux os, à une distance de trois centimètres l'un de l'autre.

» Il n'y avait pas la moindre apparence de cicatrisation. Pierre souffrait beaucoup et endurait ce mal depuis huit ans.

» La partie inférieure de la jambe était mobile dans tous les sens. On pouvait relever le talon, de façon à plier la jambe dans son milieu. On pouvait la tordre et ramener le talon en avant, et les orteils en arrière. Tous ces mouvements n'étaient limités que par la résistance des tissus mous.

Un témoin, Jean Houtsaghe, déclare avoir vu, à la fin de mars, Pierre « plier la jambe avec la main, de façon à faire sortir par la plaie les deux extrémités de l'os cassé, qui est venu à l'extérieur ».

Enfin, trois autres témoins, Jules Van Hooren, Edouard Van Hooren et Marie Wittizael, ont signé le certificat suivant:

Les soussignés déclarent avoir vu, le 6 avril 1875, la jambe fracturée de Rudder; les deux parties de l'os rompu perçaient la peau et en étaient séparées par une plaie purulente, sur une longueur de 3 centimètres.

B. La guérison.

Or, le lendemain, 7 avril 1875, le pauvre estropié, se traînant sur ses béquilles, parcourt péniblement, en plus de deux heures, les 2.500 mètres qui

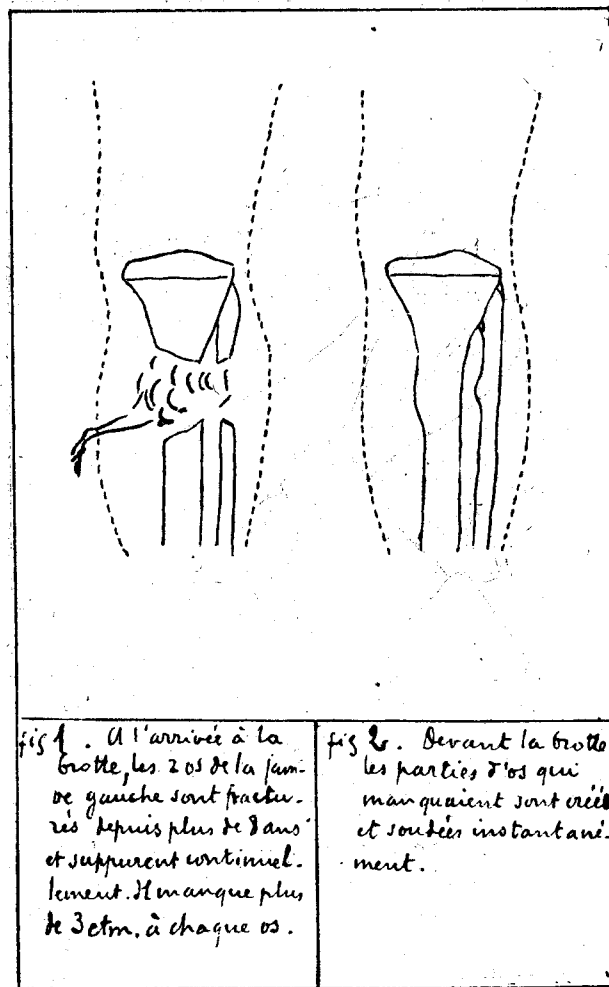


fig 1. A l'arrivée à la Grotte, les 2 os de la jambe gauche sont fracturés depuis plus de 8 ans et suppurent continuellement. Il manque plus de 3 cm. à chaque os.

fig 2. Avant la botte les parties d'os qui manquaient sont créées et soudées instantanément.

Note. — Ces schémas, ainsi que ceux qui suivront, sont tirés de l'ouvrage. *Les Guérisons de Lourdes en schémas*, par les docteurs Vallet, président du Bureau des Constatations, et Dubuch (Téqui, édit.), et dus à la bienveillance des auteurs et de l'éditeur.

le séparaient de la station de chemin de fer, est hissé dans un wagon pour Gand, en descend pour prendre l'omnibus d'Oostaker, dont le plancher est bien vite souillé du pus sanguinolent qui découle de sa pauvre jambe. Il arrive ainsi, au prix de quelles souffrances, au but de son pèlerinage: la Grotte de Notre-Dame de Lourdes d'Oostaker.

Là, il implore le pardon de ses péchés et la grâce de pouvoir travailler pour gagner la vie de sa famille. Aussitôt, il sent se passer dans son être comme une révolution. Ne sachant encore ce qu'il fait, il se précipite sans béquilles, traverse les rangs des pèlerins, et se jette à genoux devant la

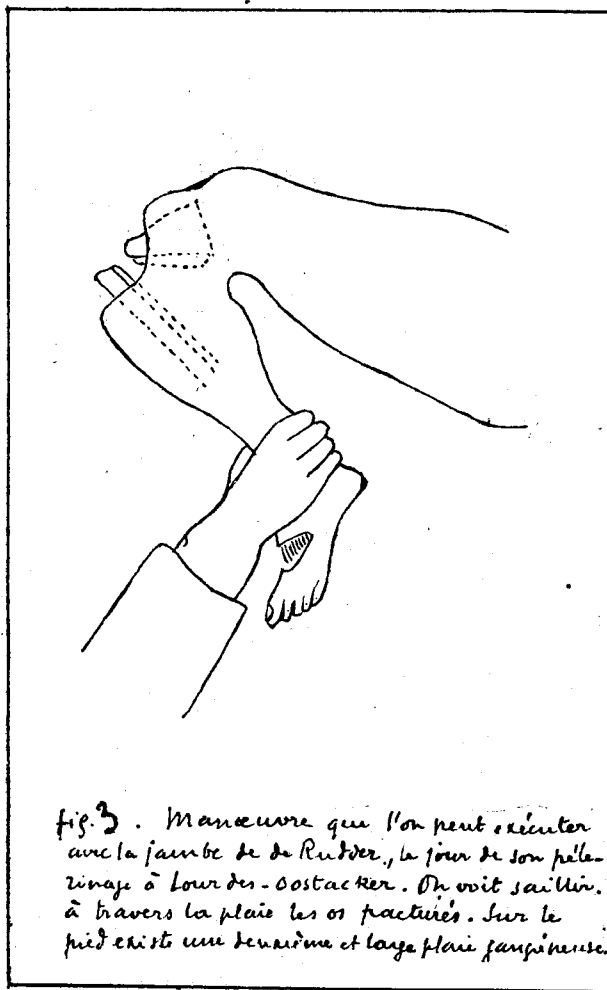


fig. 3. Manœuvre que l'on peut exécuter avec la jambe de de Rudder, le jour de son pèlerinage à Lourdes-Oostaker. On voit saillir à travers la plaie les os fracturés. Sur le pied existe une deuxième et large plaie sanguinante.

statue. Alors seulement il s'aperçoit qu'il est guéri : il se tient debout, il marche avec facilité et sans douleur.

On examine aussitôt le membre malade : « La jambe et le pied, fort gonflés quelques instants auparavant, ont repris leur volume normal, si bien que l'emplâtre et les bandes qui enveloppaient la jambe sont tombés d'eux-mêmes : plus de plaies ; toutes les deux sont cicatrisées ; et enfin, ce qui dépasse tout, les os rompus se sont rejoints malgré la distance qui les séparait ; ils se sont soudés l'un à l'autre, et les deux jambes sont égales. » (BERTRIN.)

C. Après la guérison : les attestations.

Les trois témoins déjà nommés signèrent l'attestation suivante :

« Nous déclarons que de Rudder est revenu, le 7 avril, de son pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes d'Oostaker, parfaitement guéri. L'os était soudé,

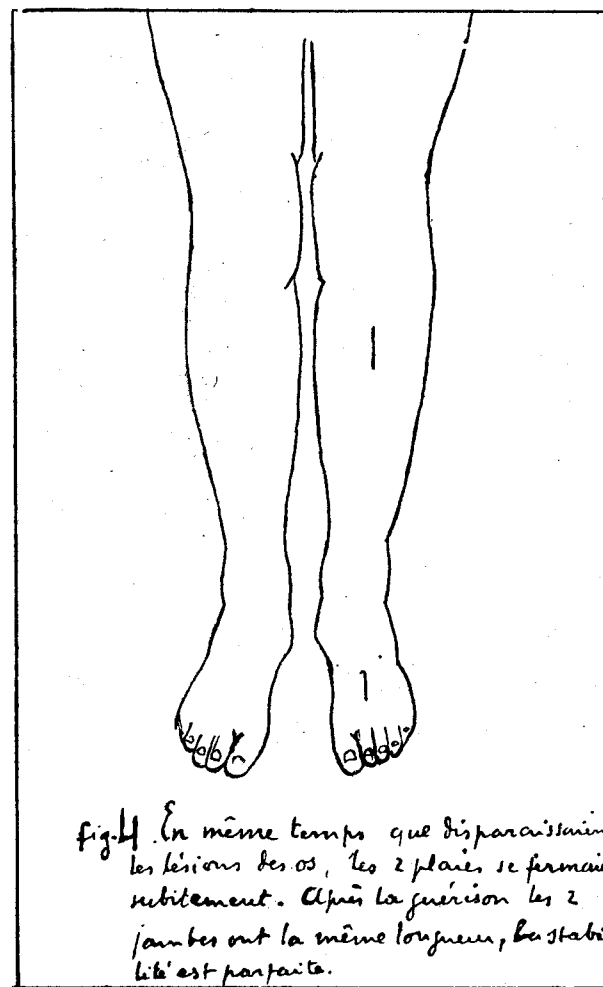


fig. 4. En même temps que disparaissaient les lésions des os, les 2 plaies se fermaient subitement. Après la guérison les 2 jambes ont la même longueur, la stabilité est parfaite.

la plaie disparue ; de Rudder pouvait marcher, se tenir debout et travailler, aussi bien qu'avant son accident. »

Les autorités civiles et religieuses et les notables du lieu voulurent, par ailleurs, laisser un témoignage authentique du fait.

« Nous, soussignés, paroissiens de Jabbeke, déclarons que le tibia de Pierre-Jacques de Rudder, né et domicilié ici, âgé de 52 ans, avait été tellement brisé par la chute d'un arbre, le 16 février 1867, qu'après avoir épuisé toutes les ressources de la chirurgie, le malade fut abandonné et déclaré

incurable par les hommes de l'art, et regardé comme tel par ceux qui le connaissaient; qu'il a invoqué Notre-Dame de Lourdes, vénérée à Oostaker, et est revenu chez lui tout guéri et sans béquilles, de sorte qu'il peut, comme avant l'accident, se livrer à tous les travaux. Nous déclarons que cette guérison, subite et admirable, a eu lieu le 7 avril 1875.»

Suivent les signatures des magistrats, prêtres et notables (dont certains,



(Extrait de Lourdes, par l'Abbé Bertrin.)

PIERRE DE RUDDER APRÈS SA GUÉRISON.

Les deux os de la jambe gauche, cassés depuis huit ans, ont été instantanément soudés.

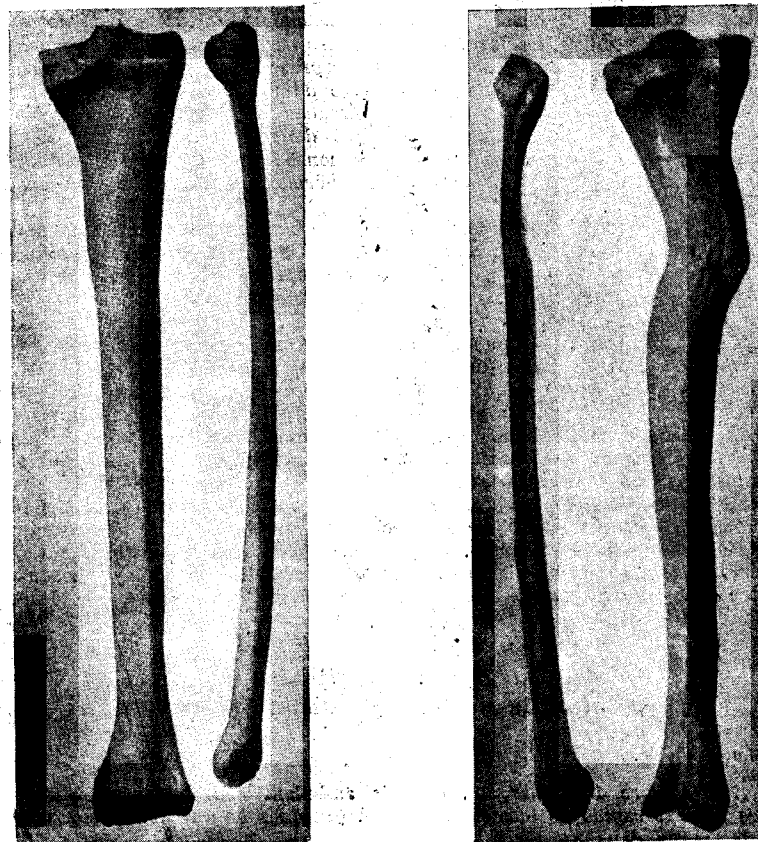
comme le vicomte du Bus, étaient jusque-là des incrédules), et le socau de la commune (15 avril 1875).

Les médecins eux-mêmes allaient apporter leur témoignage : le 8 avril au matin, le docteur Affenaer était chez son client; il constata la guérison, et fut frappé de trouver « la face interne du tibia entièrement lisse à l'endroit de la fracture ». Il ne put cacher son émotion et proclama le caractère surnaturel de la guérison.

Le 9 avril, c'était le tour du docteur Van Hoestenberghé, qui trouve de Rudder en train de bêcher son jardin. Laissons-le parler : « Qu'ai-je trouvé ?

Une jambe à laquelle il ne manquait rien, si bien que, si je n'avais pas examiné le malheureux auparavant, j'aurais certainement émis la conviction que cette jambe n'avait jamais été cassée.

« En effet, en passant les doigts lentement sur la crête du tibia, on n'y



LES OS DES JAMBES DE PIERRE DE RUDDER TELS QUE LES MONTRA L'AUTOPSIE.

(Photos et textes sont tirés de Lourdes, par l'Abbé Bertrin.)

La trace de la cassure est visible sur ceux de la jambe gauche, à la droite du lecteur, et on voit aussi que, malgré l'élimination d'un fragment de trois centimètres, ces deux os sont aussi longs que ceux de la jambe droite.

sent pas la moindre irrégularité, mais une surface parfaitement lisse de haut en bas. Tout ce que l'on découvre, ce sont quelques cicatrices superficielles à la peau. » (1). Et le docteur Van Hoestenberghé, auparavant incrédule, se convertit entièrement. La même chose arriva pour un grand nombre de per-

(1) Lettre au docteur Boissarie, 3 septembre 1892.

sonnes qui virent de Rudder continuer une vie de labeur et de piété aussi : durant les vingt-trois ans qu'il vécut encore, il fit plus de 400 pèlerinages d'actions de grâces à Notre-Dame de Lourdes d'Oostaker.

Deux autres confirmations vinrent encore :

En 1892, le docteur Royer, de Lens-Saint-Remy, résolut d'ouvrir une enquête d'une rigueur scientifique absolue sur la guérison de Pierre de Rudder. Les témoignages multipliés et unanimes l'amènèrent à cette conclusion :

« Pas de cal fibreux entre les fragments... les os se sont soudés directement l'un à l'autre. De plus, la jambe gauche ne présentait pas plus de courbure que la jambe droite. Enfin, malgré la perte d'un morceau d'os et bien que les fragments fussent séparés par une distance de 3 centimètres avant la guérison, aucun raccourcissement n'existait dans le membre.

« Le doute serait déraisonnable et, par conséquent, illégitime; toute âme droite reconnaîtra qu'il y a, dans cette guérison, une intervention surnaturelle. »

En 1898, âgé de 75 ans, Pierre de Rudder mourut d'une pneumonie. Le docteur Van Hoestenberghé voulut voir les os de cette jambe si longtemps malade, et obtint l'autopsie. Ce témoignage confirma tous les autres.

La photographie ci-jointe montre aisément que la jambe gauche est à la fois témoin de l'accident, par la trace visible de la double cassure, et témoin aussi de la guérison miraculeuse, car les deux os de cette jambe sont aussi longs que ceux de la jambe droite.

« Le Chirurgien invisible qui avait daigné intervenir avait fait en un instant ce que nul autre n'avait pu faire en de longues années, et il l'avait fait avec un art admirable. En même temps, pour que nul n'en ignorât, sa main avait laissé la trace de la fracture, qui restait une preuve manifeste de la divine opération. » (BERTRIN.)

C'était aussi la conclusion d'un article publié en octobre 1899 dans la Revue des questions scientifiques, par le docteur Royer, le docteur Van Hoestenberghé et le docteur Deschamps. Après avoir raconté et établi tous les faits, ils démontraient avec une clarté et une force irrésistibles que la guérison n'a pu être l'œuvre d'une force naturelle.

2° Gabriel Gargam : Dépérissement général, affection de la moelle rachidienne; gangrène.

A. La maladie.

Le 17 décembre 1899, Gargam, commis ambulant des Postes, prenait son service dans le rapide de Bordeaux à Paris. Quelques heures après, son wagon était télescopé dans un terrible accident, près d'Angoulême. Il fut projeté, parmi les débris de toutes sortes, dans la neige, où il resta enseveli jusqu'au lendemain matin. Il fut conduit à l'Hôpital d'Angoulême, ne donnant plus signe de vie.

Pendant treize jours, il ne put prendre aucune nourriture; ensuite, il s'alimenta juste assez pour s'empêcher de mourir de faim. Bientôt, on s'aperçut qu'il était paralysé jusqu'à la ceinture; la gorge, ensuite, se contracta, et il ne put plus avaler; il fallut l'alimenter avec une sonde, ce qui lui causait d'ailleurs des douleurs intolérables.

Une action en responsabilité fut engagée contre la Compagnie d'Orléans; et le médecin-chef de l'Hôpital d'Angoulême, le docteur Decressac, eut à fournir un rapport détaillé sur le cas du malade. On lit dans ce rapport, en date du 19 décembre 1900 (un an après l'accident) :

« Tous ces symptômes... se sont établis graduellement; ils constituent une affection de la moelle rachidienne appelée sclérose latérale amyotrophique. »

Il ajoute que cet état « constitue une infirmité permanente, peu susceptible d'amélioration, capable plutôt d'évoluer progressivement et fatalement. »

De fait, l'évolution se poursuivait, et le rapport supplémentaire du 19 juin 1901, constatant l'aggravation, disait : « Les conclusions restent les mêmes en ce qui concerne l'incurabilité de la maladie et l'évolution progressive. » Une complication, d'ailleurs, se produisit, qui était bien caractéristique : la gangrène.

Aussi le Tribunal d'Angoulême, dans son jugement du 20 février 1901, avait pu conclure : « Attendu... que la Compagnie a réduit Gargam au plus pitoyable des états, et qu'elle a fait de lui une véritable épave humaine, dans laquelle l'intelligence seule n'a pas été atteinte... Par ces motifs, le Tribunal condamne la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Orléans à payer à Gargam une pension annuelle et viagère de 6.000 francs, et une indemnité de 60.000 francs. »

Sans écouter l'agent d'Angoulême, qui, ayant visité le blessé et consulté les rapports des divers médecins, engageait la Compagnie à offrir 12.000 francs de pension viagère sans indemnité (parce que, disait-il, elle n'aurait pas longtemps à verser cette rente), la Compagnie fit appel du jugement devant la Cour de Bordeaux. Celle-ci, devant tous les rapports des médecins, qui constataient l'aggravation et affirmaient unanimement l'incurabilité, aggrava la décision du Tribunal.

B. La guérison.

Tel était l'état de Gargam, au mois d'août 1901. Au point de vue religieux, Gargam, élevé dans un lycée, n'ayant fréquenté aucune église depuis quinze ans, et, de plus, aigri et découragé par la souffrance, était incroyant. Cependant, en partie pour échapper à l'opération de la trépanation des vertèbres que voulait lui faire subir le docteur Tessier, il finit par céder aux instances de sa mère, et part à Lourdes, dans le train du Pèlerinage national. Il y arrive, ayant fait sans conviction certains actes religieux qu'on lui avait demandés, et non encore croyant.

Le matin du 7 août, après une communion faite à la Grotte, il recouvre, avec une émotion indicible, la foi de sa jeunesse. Mais son état de santé ne change pas. L'après-midi, vers 2 heures, on le porte à la piscine, on le descend dans l'eau sur sa planche, car il ne peut supporter aucune flexion : pas encore de guérison.

A la procession du Saint-Sacrement, on croit qu'il va mourir; mais il sort de son évanouissement, il se soulève par trois fois, et, enfin, véritable spectre ambulant, il fait quelques pas, sans vêtements ni chaussures, à la suite de l'ostensoir... Il est guéri.

Au Bureau des constatations, le soir même, puis le lendemain, il est examiné par plus de soixante médecins d'hôpitaux, de cliniques, professeurs, médecins français et étrangers, croyants et incrédules. Le professeur Desplat, de Lille, l'interroge longuement, tous l'examinent, et constatent que Gargam est passé instantanément des portes de la mort à la vie. Les plaies se cicatrisent à vue d'œil, constituant ainsi le témoin de la maladie et de la subite guérison. Selon le docteur Boissarie (Lourdes, *Les guérisons*, 2^e série), l'infirmité était constituée par une double lésion : un choc violent avait refoulé une vertèbre lombaire, qui comprimait la moelle, déterminant la paralysie de toute la partie inférieure du corps, l'atrophie des jambes, la gangrène des extrémités. Une autre lésion, plus étendue, semblait avoir désorganisé tous les organes. « Dans un état pareil, la lésion est partout, l'organisme est détruit », disait le docteur M..., chirurgien des hôpitaux de Paris.

Et c'est cet organisme détruit qui, restauré en un clin d'œil, repart dans

une marche vitale ascensionnelle, dont le rythme dépasse toute prévision. Trois semaines après, Gargam avait augmenté de plus de 10 kilogrammes, et regagné 12 centimètres dans la circonférence de ses jambes. Ce rétablissement subit fut reconnu et sanctionné (de fort mauvaise grâce. d'ailleurs, ce qui ne donne que plus de poids au témoignage), par le médecin



GABRIEL GARGAM.

(Photo extraite de Lourdes, par l'Abbé Bertrin.)

Ceux qui l'ont rencontré dans ses fonctions de brancardier ou entendu dans ses multiples conférences, que lui dicte sa reconnaissance envers la Vierge de Lourdes, reconnaîtront avec plaisir la sympathique figure de ce privilégié de Marie.

«ssermenté de l'Administratoir des Postes, qui ordonna à Gargam de reprendre de suite son travail.

Aujourd'hui, Gargam pèse 75 kilos, et se dépense, chaque année, avec une activité inlassable, comme brancardier; ses conférences à travers la France ont répandu partout la connaissance du miracle éclatant dont il fut l'objet et proclamé la puissance de Dieu et la bonté de Notre-Dame de Lourdes.

3° M. Joseph Duncam-Boothman :
Suppuration chronique de l'oreille;
surdité et destruction presque complète du tympan.

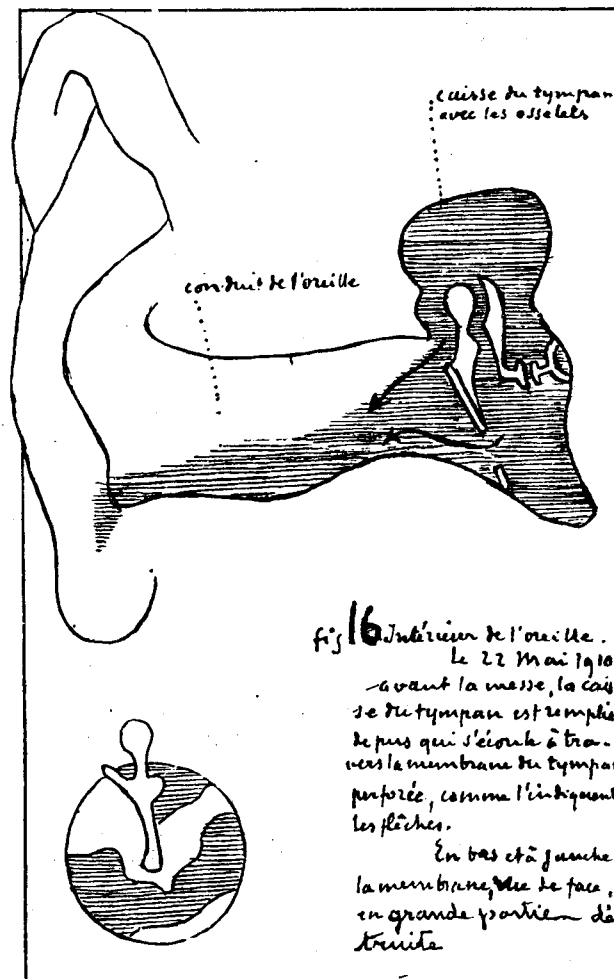


fig 16 Intérieur de l'oreille.
Le 22 Mai 1910
avant la messe, la caisse
de du tympan est remplie
de pus qui s'échappe à tra-
vers la membrane du tympan
perforée, comme l'indiquent
les flèches.

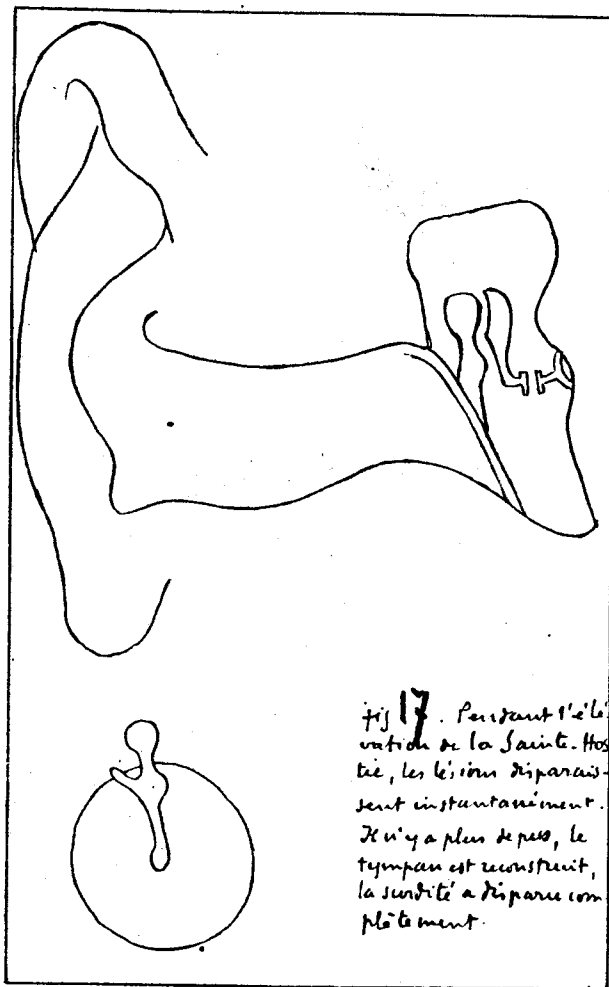
En bas et à gauche
la membrane, vue de face,
en grande portion de-
truite

A. La maladie.

Le jeune Duncam-Boothman, de Compton-Lodge, près de Douvres, était atteint depuis dix ans de suppuration chronique de l'oreille gauche, entraînant la destruction presque complète du tympan, avec douleurs intermittentes et surdité complète, même par transmission directe des bruits au moyen des os du crâne.

Il a été traité par de nombreux spécialistes, à Bruxelles, à Douvres et à Londres.

« En mai 1910, déclare son père, devant le Bureau des constatations, le docteur X..., chirurgien auriste réputé de Harley-Street, Londres (certificat produit), a déclaré que la vie du jeune garçon était en danger imminent,



qu'une opération était indiquée, et qu'elle serait bientôt d'une nécessité absolue. Il ajouta, après examen, que la destruction du tympan était à peu près complète, que l'inflammation, jusque-là chronique, avait pris un caractère aigu, et pouvait, d'un moment à l'autre, gagner le cerveau et entraîner la mort.»

De fait, la suppuration était alors fétide et abondante, et la raideur douloureuse des muscles du cou occasionnait l'inclinaison de la tête. La surdité

était complète. Le docteur X... ajouta que l'opération présentait quelques incertitudes au point de vue de la mortalité, mais que, même en cas de succès sous ce rapport, la surdité pour la vie était absolument certaine.

B. La guérison.

Au lieu de se décider à l'opération, le père du jeune Duncam commence, le 14 mai 1910, une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes, avec application d'eau de la Grotte.

Le dimanche 22 mai 1910, pendant la messe, à l'élévation de la Sainte Hostie, le malade ressentit une douleur aiguë dans l'oreille gauche. A la fin de la messe, on constata que la suppuration était tarie, et que le jeune homme entendait comme il n'avait pu le faire depuis bien des années.

Le 23 mai, le docteur X..., qui ignorait la guérison, fit savoir que tout retard dans l'opération serait très dangereux. Il ne fut pas peu surpris d'apprendre ce qui était arrivé.

Le lendemain, il examinait le cas, et constatait la guérison, ainsi que les docteurs Howden et Murphy, lequel délivra un certificat à cette occasion. Le 8 juin, le jeune Duncam était à Lourdes, en pèlerinage d'actions de grâces, et se présentait devant les docteurs Boissarie et Cox.

Depuis cette époque, la guérison s'est toujours parfaitement maintenue. L'instantanéité de la guérison, l'absence de convalescence et le maintien des résultats classent ce fait parmi ceux que les lois ordinaires de la nature ne peuvent expliquer.

4° M. John Traynor : Affections diverses et très graves; perte de l'usage de trois membres : le tout consécutif à des blessures de guerre.

A. Une épave humaine.

M. John Traynor, de Grafton-Street, à Liverpool, avait été blessé une première fois à la tête, devant Wildrick (Belgique), le 8 octobre 1914. Il reste sans connaissance jusqu'à l'opération, qui a lieu à Deal, en Angleterre.

En 1915, il est blessé une seconde fois, sans gravité, en Egypte, par une balle au genou droit (10 février); puis, aux Dardanelles, le 8 mai, il reçoit plusieurs blessures très graves; deux balles de mitrailleuses lui traversent la poitrine de part en part; une troisième l'atteint en haut du bras droit, traverse l'aisselle, et va ressortir sous la clavicule: sur son trajet, elle a rencontré et sectionné les gros nerfs essentiels au fonctionnement du bras.

Le blessé est rapatrié: trois sutures des nerfs sectionnés (opération très délicate, et souvent vouée à l'insuccès) sont tentées en vain. Entre temps, les blessures à la poitrine ont provoqué des crachements de sang; et des attaques d'épilepsie, conséquence de la blessure à la tête (de 1914), font leur apparition.

On veut amputer Traynor du bras inutile; il refuse, et est réformé avec une pension de 80 p. 100 d'invalidité, bientôt portée à 100 p. 100. Il erre alors d'hôpital en hôpital: en 1918, une paralysie des deux membres inférieurs le cloue définitivement au lit; les attaques d'épilepsie sont devenues plus fréquentes (une fois, il reste douze heures consécutives en état de mal); en 1920, le docteur Monsarrat pratique une ouverture dans la boîte crânienne, près de la tempe droite, pour essayer (en vain d'ailleurs) de supprimer la cause des crises d'épilepsie et, peut-être, de la paralysie des membres inférieurs; une quatrième fois, la suture des nerfs avait été vainement tentée.

Le ministère des Pensions lui alloue, en plus de sa pension d'invalidité de 100 p. 100, une gratification permanente de 40 p. 100, pour l'entretien d'une aide près de lui, puis le désigne pour l'hospice d' incurables de Mossley-Hill, où, évidemment, il est condamné à finir ses jours.

C'est alors que sa foi en la Sainte Vierge le décide à entreprendre le voyage de Lourdes. Il y arrive le 22 juillet 1923, avec le pèlerinage de Liverpool. « C'est une véritable épave humaine », écrit le docteur Vallet (1). En effet, trois membres sur quatre sont paralysés. Le bras gauche seul est à peu près libre. Les autres membres restent inertes, et le malade ne les sent plus.

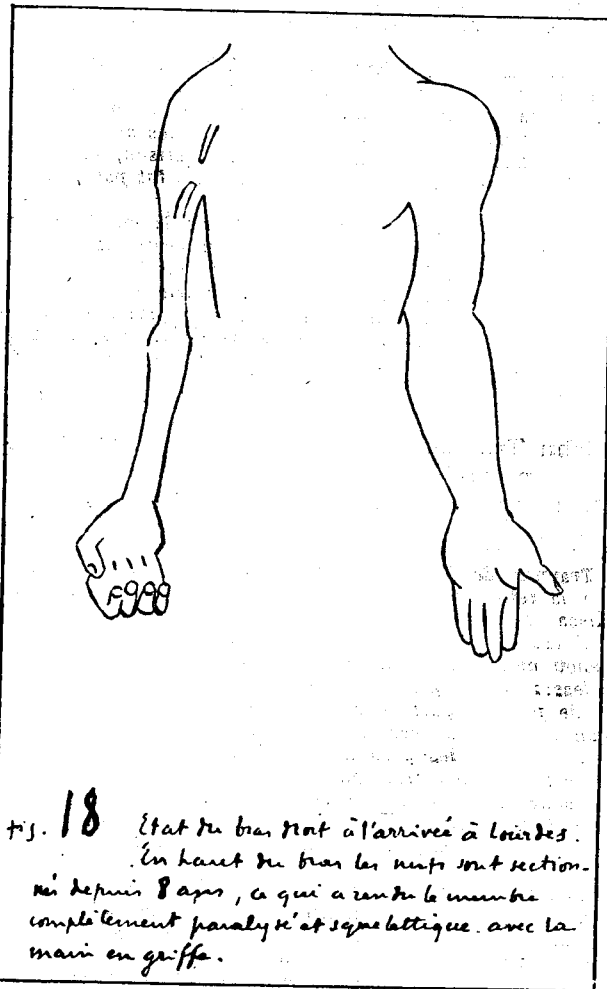


fig. 18 État du bras droit à l'arrivée à Lourdes. En haut du bras les nerfs sont sectionnés depuis 8 ans, ce qui a rendu le membre complètement paralysé et squelettique avec la main en griffe.

Le bras droit, en particulier, a ses nerfs entièrement sectionnés. La main est ballante, recroquevillée comme une griffe. De l'épaule à la main, le bras est squelettique, ainsi que le côté droit de la poitrine.

Traynor, cloué au lit depuis des mois, laisse échapper ses urines et ses

(1) Les guérisons de Lourdes en schémas, p. 60 60.

matières sans s'en rendre compte, par suite des graves lésions du cerveau. Dans le crâne, près de la tempe droite, un trou de 3 centimètres, intéressant toute l'épaisseur de l'os, laisse voir et toucher du doigt les battements du cerveau. De plus, fréquemment, de terribles crises d'épilepsie le frappent tout à coup, le terrassent, lui font perdre subitement connaissance. Il est

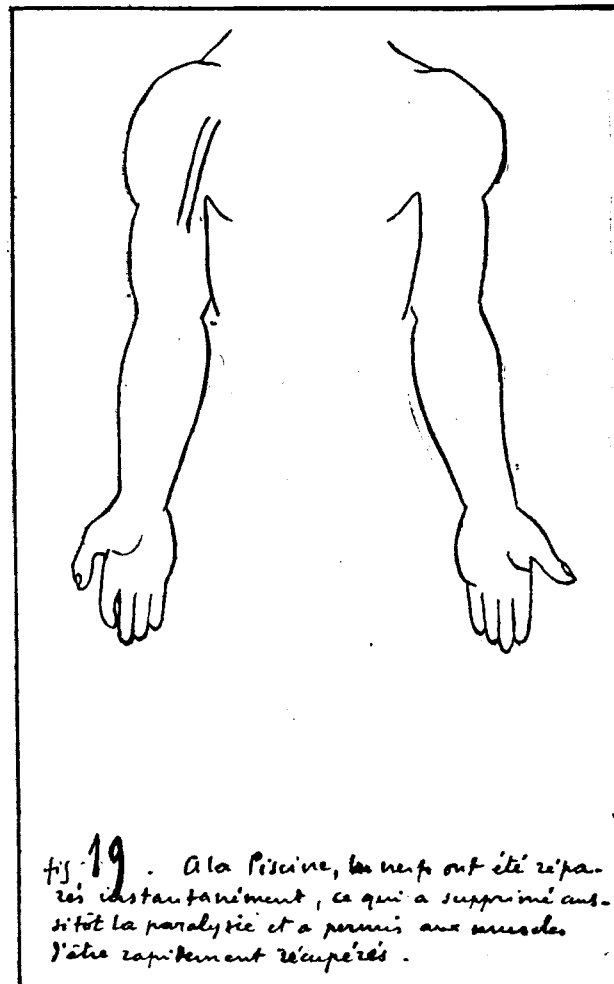


fig. 19. À la piscine, les nerfs ont été réparés instantanément, ce qui a supprimé aussitôt la paralysie et a permis aux muscles d'être rapidement récupérés.

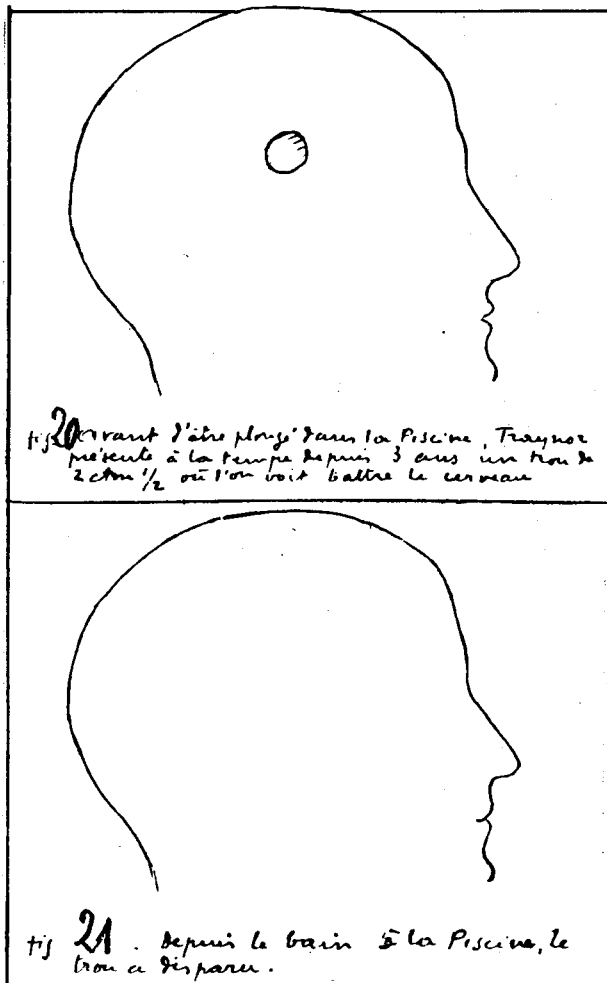
pris alors de convulsions désordonnées qui le jetteraient au bas de son lit si l'on ne venait à son secours.... Les derniers jours, ses attaques se répètent ainsi jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures.

B. Une quasi-résurrection

Le 25 juillet 1923, John Traynor, étendu sur un brancard, assiste à la procession du Saint-Sacrement. Puis à la piscine, il est subitement guéri; il sent

ses quatre membres, et il peut marcher. Il est examiné par les docteurs aussi-
lot, puis, de nouveau, le 27 juillet au matin, et, selon les termes mêmes de
leur certificat, ils trouvent :

- 1° Que Traynor peut marcher parfaitement;
- 2° Qu'il a retrouvé la sensibilité de ses membres intérieurs;



- 3° Qu'il a retrouvé l'usage et la fonction de son bras droit;
 - 4° Que l'orifice crânien a beaucoup diminué en largeur; aucune pulsation
n'est perceptible. Le malade a retiré sa plaque protectrice.
 - » Aucune crise d'épilepsie.
- John Traynor rentre en Angleterre. Il revient à Lourdes comme brancardier
en 1924, puis en 1926. Il apporte un certificat du docteur Mac Connel, de Liver-
pool, attestant qu'aucune crise d'épilepsie n'est survenue depuis juillet 1923.

C'est un homme puissant et fortement musclé. Il est établi marchand de
charbon à Liverpool, et conduit lui-même un camion automobile de 5 tonnes,
qu'il aide à charger.

Pour voir le caractère prodigieux de cette guérison, il suffira de citer la
conclusion du distingué docteur Vallet lui-même :

« Pour que la guérison du bras paralysé ait pu se produire, il a fallu que
les parties détruites du nerf (que le sectionnement, datant de huit ans,
avait fait rétracter et disparaître), aient été à nouveau créées et se soient
ressoudées. Toutes ces conditions se sont effectuées simultanément. C'est
une réparation admirable et prodigieuse, qu'on ne voit jamais survenir dans
la pratique habituelle de la guérison des blessés.

» Au même moment, s'accomplissait instantanément la réparation des lésions
du cerveau, ainsi que le prouve la disparition subite et définitive de la para-
lysie des deux jambes et des crises d'épilepsie...

» Enfin, un troisième travail s'effectuait, qui fermait l'orifice de la boîte
crânienne, par lequel on percevait, de l'œil et du doigt, les battements de
la matière cérébrale.

» John Traynor est maintenant redevenu un homme.

» Son musée de maladies, une fois fermé, n'a plus rouvert ses portes.

» Depuis neuf ans, sa guérison s'est avérée définitive; aucune crise n'a
reparu. Ainsi qu'il se plaît à le répéter, il n'a plus ni consulté de médecin,
ni pris la moindre drogue, et toutes ses fonctions naturelles s'accomplissent
normalement. C'est une vraie résurrection, que son heureux bénéficiaire
attribue à la puissance de Dieu et à la miséricordieuse intercession de Notre-
Dame de Lourdes.

» Pour nous, obligé de nous cantonner dans notre rôle de médecin, nous
reconnaissons et proclamons, avec nos confrères, que le mode et la produc-
tion de cette guérison prodigieuse est absolument en dehors et au-dessus des
forces de la nature.

N. B. — On pourrait citer de nombreux autres miracles de Lourdes. Qu'il
suffise de nommer seulement deux cas très suggestifs :

1° Mme Biré, de Ste-Gemme-la-Plaine (Vendée), guérie le 5 août 1908, d'une
cécité complète par atrophie papillaire double, et qui put voir parfaitement pen-
dant plusieurs jours avec un nerf optique mort (constaté par plusieurs oculistes);
le nerf se reconstitua ensuite, et elle n'eut jamais de rechute.

2° M. l'abbé Lochet, du diocèse de La Rochelle, grand blessé de guerre, atteint
de troubles pulmonaires et cardiaques graves, et subitement guéri aux piscines
le 7 octobre 1929. Son cas est spécialement intéressant par les nombreux certi-
ficats de médecins militaires et civils relatant les différentes infirmités, et con-
cluant unanimement à l'issue fatale. Il peut maintenant remplir tout son minis-
tère et donner de nombreuses conférences.

5° Quelques autres guérisons miraculeuses.

Outre les faits, désormais très nombreux, enregistrés par le Bureau des
constatations médicales de Lourdes, il est bien d'autres guérisons miracu-
leuses, médicalement constatées.

En voici quelques cas glanés parmi les faveurs attribuées à l'intercession de
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et publiés, sous le titre *Pluies de roses*,
dans les *Annales de Sainte Thérèse de Lisieux*.

A. Guérison subite de tuberculose pulmonaire au dernier degré.

C'est le cas de la petite Simone Lechat, du Mans, guérie subitement le soir du sixième jour d'une neuvaine à Sainte Thérèse. Voici, d'ailleurs, le certificat médical :

" Le Mans, 25 mars 1931.

" Je certifie avoir donné mes soins à l'enfant Simone Lechat, âgée de 6 ans, demeurant chez ses parents, au Mans, depuis le mois de novembre 1930. Cette petite malade présentait aux deux poumons des lésions certaines de tuberculose pulmonaire, craquements, souffles, fièvre continue, etc. Pendant quatre mois, l'évolution de la maladie s'exécuta avec une progression très rapide, hémoptysies le 29 décembre et le 24 janvier. Je quittai l'enfant, persuadé de la mort imminente. Trois jours après, la transformation était complète : à l'auscultation, une grande partie des bruits, souffles, craquements, avaient disparu..... J'affirme que cette enfant, atteinte d'une lésion incurable, a été guérie subitement et miraculeusement. J'avais dit aux parents : " Un miracle, seul, peut la sauver. " Ils l'ont demandé et obtenu...

" Dr SINAN. "

A ce certificat est joint le compte rendu des examens clinique et radioscopique, faits au Dispensaire de la Croix-Rouge du Mans, le 5 mars 1931, constatant qu'aucune trace de la maladie ne subsiste, et que l'état de l'enfant se maintient parfait.

B. Guérison d'une luxation double des hanches.

Sœur Engelberta, des Filles du Saint-Cœur de Marie d'Anvers, fut guérie subitement de cette affection le 26 juin 1926; les médecins avaient diagnostiqué son cas comme incurable à plusieurs reprises, et spécialement au début de juin 1926.

Un certificat des docteurs A. Thoumsin et Ludo Van Bogaert, ainsi que des radiographies du docteur Morlet (13 juillet 1926), donnent tous les détails sur son état antérieur et attestent sa guérison.

C. Guérison instantanée d'une péritonite tuberculeuse compliquée de tumeur blanche au genou.

Mlle Joséphine Sollie, de Malines, était atteinte depuis plus de huit ans de cette double affection. Elle avait subi trois opérations; elle souffrait un martyre épouvantable, que les médecins observaient sans pouvoir même soulager la patiente. L'abdomen était rongé par la tuberculose, et le genou tuméfié menaçait de s'ouvrir.

Depuis cinq mois, on veillait jour et nuit la malade, qui se savait condamnée, mais dont la confiance en Sainte Thérèse restait inébranlable. Le 16 décembre 1926, elle eut, vers 17 heures, une dernière crise, qui dura jusque dans la nuit : dents serrées, yeux révoltés, plus d'ouïe, sang noir, perlant à la commissure des lèvres. C'était l'extrémité.

Et, à minuit et quart, elle revient à elle; après une prière à Sainte Thérèse, elle sent une force subite l'envahir, elle se lève de son lit, se met à genoux sur son genou malade : elle est guérie...

Cette guérison est attestée par une lettre signée de nombreux témoins, et par un certificat médical du médecin traitant, docteur L..., de Malines, qui affirme, d'une part, la gravité de la maladie, due au « bacille de Koch : cas désespéré, à mon avis et à celui des médecins traitants antérieurs »; et, d'autre part, atteste la guérison complète : « Elle ne souffre plus de rien. Tous les mouvements sont aisés. Plus de fièvre. »

Conclusion.

Il est inutile de multiplier des citations. On pourrait les faire nombreuses encore. Les quelques faits examinés ci-dessus, parfois avec détails, suffisent pour montrer *ce qu'est un miracle*, et pour prouver ceci : on peut avoir, et on a les moyens de *constater* le caractère réel et supranaturel du fait miraculeux.

RÉFLEXIONS MORALES.

Les miracles sont l'un des principaux points de contact et d'insertion du surnaturel et du divin dans le monde visible! Pour la solidité et la formation de ma foi, il m'importe d'avoir des notions fortes et nettes, et des connaissances approfondies de ce rôle du miracle, point central en apologétique. J'y admirerai la grandeur de Dieu, qui s'en sert pour manifester Sa Puissance et je Le remercierai des miracles innombrables destinés à fortifier notre foi.